

# LE DON DE TOI

Muriel Lozac'h

Collection: Nouvelles



*Extrait du journal de Maud de Malencourt, 12 avril 2004*

Dernier carton vidé, tout dernier tableau accroché, la palette à mes côtés... Je ne vois déjà plus la remorque du déménageur... Enfin votre nom je suis d'ici !

Jamais, non jamais, je ne l'aurais imaginée possible cette formidable conclusion. Non, vraiment jamais ! Entendez-vous comme moi ces deux mots si courts qui résonnent si fort pourtant : d'ici !

Ce matin, quelqu'un qui passerait par là, et me verrait le nez en l'air, en pyjama à carreaux verts, à chercher cette lumière céleste que je nomme « l'étoile du matin », celle qui n'est jamais la même, mais celle qui se trouve par hasard ou plutôt à cause de la ronde des planètes, précisément à l'angle de la cheminée et de la dernière branche du sapin centenaire, assurément, celui qui pénétrerait dans mon univers à l'aube, me prendrait pour une illuminée !

Oui, je le respire mon jardin, je m'enivre en ce premier lever du jour de tout ce que la nature m'offre, je me gorge de toutes les promesses nimbées de brume et de perles de rosée. Illuminée ? Non, ne vous trompez pas ! Je ne le suis pas. Je suis tout simplement, heureuse. Vous avez bien entendu : heureuse ! Heu-reu-se même ! Comblée de la joie d'ouvrir mes volets et ma journée sur ce jardin si tranquille, perdu au cœur d'une campagne enclavée, presque oubliée.

Bah ! Je sais qu'elles sont bizarres les réflexions du petit matin, mes pensées du lever, mes sensations d'avant la première gorgée de thé, encore endormies mais si vives déjà. C'est vrai qu'il est drôlement sympathique ce petit jardinet, et le contemplant pour la première fois, je m'y sens exister. Je peux même y aller d'un bien incongru possessif. « Mon » jardin, est -comme on dirait à San Francisco (oui, j'y ai un ami qui use bien souvent de cet adjectif) - mon jardin donc est « délicieux » !

Oui, il est effectivement délicieux.

Vous à qui je m'adresse par ces lignes, vous les hypothétiques récepteurs de ces messages griffonnés de fin de journée, lecteurs qui ne lirez sans doute jamais mon journal puisqu'il est intime et puisqu'il m'appartient – ou alors après ma mort, peut-être – vous donc devez commencer à vous demander pourquoi je commence cette page par le descriptif de ces quelques mètres carrés de mauvaises herbes ! Rien de bizarre, tout va bien, je me sens simplement bien « chez moi ». C'est mon domaine, mon refuge, mon antre et cela faisait bien longtemps que je courais après ce « chez soi » où l'on a envie de se poser. Enfin, j'y suis ! Il est devenu en quelques semaines – ces semaines de travaux et d'aménagement qui permettent de prendre possession des murs, des fenêtres, des espaces pleins et des espaces vides- mon lieu de méditation (oh ! elles sont toujours très brèves les méditations, rythmées par l'ouverture grinçante des volets et leur stabilisation grippée, pensées immédiatement abandonnées avec la fermeture couinante des fenêtres). Chez moi, oui, ça couine toujours ça grince, ça grippe ; mais qu'est-ce que ça vit ! Et ici, plus que nulle part ailleurs...

Et dire que tout ça c'est de sa faute ! De sa faute, c'est inexact, tout cela est arrivé grâce à elle, elle qui ne me quitte plus depuis des décennies. Il a fallu une rencontre déterminante avec une Parisienne, oui, comme moi, même si tous mes aïeux sont d'ici, pour que j'accepte de tout quitter et de m'installer ici. Je suis allée chez elle, cela fait bien longtemps maintenant, et la vision de son

domaine a changé ma vie. Encore une fois, il me faut préciser ; quand j'ai vu sa maison, j'ai su qu'un jour ou l'autre, je viendrais vivre ici. Mais j'ai laissé passer tant d'années avant de faire la route... vers chez moi ! Je sais mieux que personne qu'il est de ces endroits qui changent une vie. De ces lieux nichés dans une campagne austère, rencontrés au hasard d'un quelconque voyage scolaire, des paysages qui vous disent « Viens, regarde, reviens et reste ».

Il est de ces demeures de Province qui s'imposent à la périphérie de tout petits villages, camouflées par des arbres centenaires, qui vous ensorcellent, vous hypnotisent et vous propulsent dans un univers où l'art et l'imaginaire s'épousent. De ces parcs qui vous accueillent avec évidence, vous ressourcent miraculeusement dès que votre pied foule leur terre humide, riche en mousse, chargée d'histoires et de légendes et vous renvoient une drôle d'image, tout aussi évidente, de plénitude et de vérité.

Un jour lointain donc, j'ai, dans un de ces lieux exceptionnels, magiques, intemporels, rencontré une artiste, une femme pas comme les autres, tout à la fois sœur, amie, grand-mère, créatrice de génie, et je me suis sentie incroyablement proche d'elle...

J'ai fait sa connaissance dès que je suis entrée dans sa maison, appréciant comme si elle accompagnait la visite, la décoration si chaleureuse et sans tapage du rez-de-chaussée, son intérieur à la fois sobre et flamboyant. J'ai frôlé du regard ce magnifique service de verres d'ambre et d'azur. Je l'ai vue vivre à travers le choix de l'emplacement de ses tableaux, l'agencement de tous ses meubles, la place réservée à chacun de ses prestigieux invités autour de cette table de la salle à manger, si magnifiquement dressée.

Cette familiarité, cette proximité, a surpris, voire inquiété l'adolescente que j'étais qui ne connaissait d'elle que ses mots, ses lettres, ses romans et surtout, « l' Histoire de sa vie », une histoire vieille de plus de cent ans.

Ce jour inoubliable, flânant dans le salon de musique alors que la classe impatiente arpentait les autres pièces à vive allure, musardant comme si j'allais prendre place avec les autres convives à la table dressée alors que chacun, lassé de piétiner sous les alexandrins du guide, avait déjà très envie de se dégourdir les jambes dans le parc, avançant à pas comptés dans le grand escalier à rampe de bois, ne quittant pas des yeux les murs ennuagés de rose, de bleu, de jaune, ce jour-là, en effet, alors que je retardais sciemment le temps de l'adieu, j'ai su, je ne me l'explique toujours pas de manière cartésienne, j'ai eu la certitude donc, que femme devenue, je viendrais vivre ici. Hanter de mes phrases malhabiles cette région devenue si chère à mon cœur.

C'est cette femme qui m'a entraînée dans cette ronde, qui m'a fait entrer dans son espace et dans son temps avec cette nature profondément artiste qui fut la sienne, et que j'emprunte un peu plus chaque jour. Je la revêts humblement, comme un acteur qui se parerait d'un habit un peu trop large, mal ajusté au début et qui lui irait comme un gant à la fin de la représentation.

Jamais elle n'avait voulu être autre chose qu'un artiste se plaisait-elle à répéter, et exception faite de ce masculin dont elle usait et qui ne me va guère, moi non plus je n'ai jamais voulu être autre chose qu'une artiste ! Au milieu de ma vie, désormais ancrée au centre de la France par hasard ou par bonheur, au cœur de ma quête avec tout autour de moi mes compagnons de toujours : les mots et les couleurs... je puis enfin oser dire : « Comme je suis bien ici ! »

*Lettre de Marie de Malencourt, 11 février 1985, Service des Soins  
Intensifs de l'hôpital Saint-Vincent, Paris*

Chambre 12, je me meurs...

C'est idiot de commencer une phrase ainsi ! On croirait lire un roman du XIX<sup>ème</sup> siècle dont ma tendre Maud a toujours été si friande. Je respire ! Ah, c'est certain, je respire. Mais est-ce que je sais au moins pourquoi je respire encore ? Pourquoi mon cerveau déglingué commande automatiquement à mon souffle de rythmer cette vie dont je ne veux plus. « Au-to-ma-ti-que-ment » c'est bien le mot ! Si seulement je pouvais contrôler tout cela, je bloquerais ma respiration et hop ! je m'asphyxierais en quelques secondes. Mais voilà, je suis comme tout le monde ; je respire, automatiquement, sans y penser, sans y

prêter la moindre attention. Je me dis que, pour elle au moins, je dois respirer encore. Pour elle qui aura toujours besoin de moi, pour elle, ma chérie, ma petite chérie, ma petite fille chérie. Pour elle qui ne sait rien, qui ne saura jamais rien, parce qu'il est inutile désormais de le lui dire. Ma fille est déjà mère... ! Il est trop tard.

Elle est venue ce matin ; elle était belle. Elle vient tous les jours depuis que je suis sortie du coma pour entrer dans ce service bien nommé des soins palliatifs, d'où l'on ne sortira jamais guéri, comme son nom l'indique, mais mort. Le plus tôt possible... Je ne peux plus me servir que d'une seule main. Alors, maladroitement, je l'enlace d'un bras mou, je lui écris aussi de cette main gauche hésitante. Parce que la droite est morte à jamais... comme tout le reste le sera bientôt d'ailleurs : mort ! J'écris à ma fille, à ma douce, parce que je ne parlerai plus. Je crois que je ne parle plus depuis ce jour terrible, ce jour où, sortie de la clinique, il y a si longtemps déjà, j'ai pris conscience de ce que j'avais fait, que c'était irrémédiable. J'ai compris trop tard ma punition, cette punition sans pardon que j'infligeais à mes heures, à ma vie, à ma fille aussi... à son père, peut-être ? Pourquoi ai-je donc offert la moitié de ce cadeau du ciel, cette immense preuve d'amour, de l'amour de mon amour. J'aurais voulu le jeter aux orties cet amour que je n'aurais pas fait mieux. J'ai trahi Alain en lui cachant toute notre vie à deux mon secret. Oh, je suis bien punie. Je suis jeune encore, et déjà je dois partir. Je n'ai pas été assez punie, toutes ces heures. Sans lui. Mon secret est bien inavouable, comme un crime, pire qu'un crime. Un crime sans la mort et sans le sang. Un crime d'amour. Parce que je n'avais pas supporté ses larmes à elle. Ah ! l'affreux souvenir : « Que se passe t-il, Madame ? Je peux vous demander ce qu'il lui arrive ? Non ? Cela ne me regarde pas... Oh, Mon Dieu, je ne savais pas... Ne me dites pas cela, oh, non, pas cela ! C'est insupportable, non... »

J'entends encore ses cris. Et moi aussi j'aurais pu crier ! Cela fait trop d'années que je les entends... et que je meurs de les entendre !

*Confession de Marie de Malencourt ... 1er janvier 1962 »*

*Une écriture tremblante sur une enveloppe cachetée ... C'est quoi ça ?*  
« Confession » ? Non, je ne veux pas savoir. Il est de toute manière trop tard pour que je la lise maintenant, je la garde pour plus tard ; je la classe dans mon journal ! Tout ce qui touche maman me fait encore trop de mal. Quelle idée mon père a eue de me confier cette satanée enveloppe. Non, je ne veux pas l'ouvrir !

*Conversation téléphonique entre Nathan Manoir-Blanc et son ami new-yorkais, 13 mai 2004*

– Quelle fille ! Tu l’aurais vue !

- Qui ça ?

– Elle ! D’ailleurs, tu vois, je ne connais même pas son nom ! C’est bizarre, elle est entrée dans la boutique, elle a souri, moi aussi, sans doute bêtement, et elle m’a demandé ...

- Mais tu ne la connaissais pas ?

– Mais non, pas du tout ! Elle voulait juste que je lui sorte la bergère de la vitrine. Tu me connais, je lui ai fait l’article avec le clin d’œil ravageur, elle n’a pas arrêté de sourire pour me dire à la fin qu’elle était trop chère. J’avais même l’impression qu’elle se fichait de moi. Mais je ne lui en veux pas. Elle est si... tellement... enfin, tu vois.

– Oh, oui ! Je vois bien. Ce que je vois surtout c’est qu’il est accroché le Nathan !

– Non, même pas !

– Mais alors pourquoi me parles-tu de cette fille ?

- Mais parce qu’elle est revenue hier, et elle m’a demandé de lui sortir une fois encore la bergère et elle souriait et elle est partie dans le même sourire en me disant « Trop cher ! ».

– Elle est têtue ou elle est cinglée ?

- Non, elle avait de la peinture plein les doigts !

– Et alors ? Quel rapport ?

– Alors rien, mais on a parlé, à cause de la peinture, tu comprends. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait ...

- Ca se voyait sur ses doigts, non ! Parfois, tu sais Nathan, je me demande !

– Evidemment que ça se voyait, mais cela m'a donné une occasion de ne pas la voir partir tout de suite après lui avoir donné le prix de la bergère ! Tu piges !

– Oui, oui et alors ?

– Ce matin, elle est revenue, mais avec quatre toiles. Elle me les a laissées et elle est partie avec la bergère !

– Bergère que tu lui as donnée, évidemment.

– Ben oui, pourquoi ?

– Ah, Nathan! Nathan ! ...

*Journal d'Alain de Malencourt, 21 juin 2004*

Je le savais ! Je savais que tout cela allait mal finir. J'ai pourtant choisi de ne jamais en parler, de ne rien dire à ma fille. J'ai toujours pensé que les secrets n'étaient bien qu'au chaud, à l'abri, très enfouis, pour ne jamais ressortir. Et pourtant ! Même si l'on prend toutes les précautions, eh bien, voilà, un jour ou l'autre, la bombe explose et elle fait des dégâts, il y a des éclats partout, plein d'éclats dans tous les coins. Plus encore que lorsque, enfant, on cassait les verres à la cantine ! Désastreux ! Moi, j'ai toujours défendu l'idée maîtresse que « Le passé, c'est le passé ». Que son choix avait été son choix, et que malgré le mal absolu que sa décision m'avait fait, je ne devais jamais le lui reprocher, jamais lui en vouloir, jamais commenter, jamais dire, jamais assumer à sa place. Je n'avais d'ailleurs rien vu, rien su. J'ai compris plus tard... J'ai compris trop tard ! A force de voir plus de larmes que de sourires sur son si joli visage, qui se marquait au fil des jours, d'entendre ses cris déchirants la nuit, ses hurlements dans son sommeil. J'ai compris oui, à demi-mot, quand elle parlait de lui dans ses cauchemars mais quand je lui demandais de m'en dire davantage, elle disait « Tout va bien ! De qui parles-tu ? Non, je t'assure ! Tout va bien ! » Elle m'en a voulu. De quoi ? Je l'ignore... moi jamais je ne lui en ai voulu...

*Journal de Maud, 14 mai 2004*

(Quand je suis entrée chez lui avec quatre autres toiles...)

- Encore vous ?

- Ah, vous êtes sympa, vous ?

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Cela me fait plaisir de vous revoir déjà. D'ailleurs, je parlais de vous...

- De moi ? Avec qui ?

- Euh, mon ami ... Il vit à New-York. Enfin, il y vit depuis trois mois. Il attend son heure, c'est un artiste lui aussi. Bon, je ne sais pas pourquoi je vous parle de tout cela...

- Je les mets où ?

- Pardon ?

- Les toiles ?

- Oh ! Excusez-moi ! Je suis un peu distrait. Ici, tenez, près de la caisse. Attendez-moi un instant, je reviens dans une seconde, j'ai quelque chose pour vous...

Et c'est là que le cinémascope s'est mis en route. Imaginez : Action :  
« Maud s'approche du comptoir. Des factures, des papiers, des prospectus dans tous les sens. Soudain, elle en saisit un et écarquille les yeux. Elle le froisse et le met dans sa poche. »

- Je n'ai pas été trop long ? Tenez, regardez-moi ce repose-pieds ! C'est le même tissu ! Formidable, non ? Allez, prenez-le. Cadeau !

- Merci, mais je ne peux pas accepter. Vous m'avez déjà offert la bergère, vous me permettez d'exposer mes toiles. Je ne voudrais pas abuser....

- Mais pas du tout !

- Je voulais juste vous demander quelque chose, c'est un peu indiscret

certes, mais j'ai l'impression que nous sommes à peu près du même âge, non ?

– Ah bon ? Je n'en sais rien. Je suis né en 61 pourquoi ?

– Et quel jour ?

- Le 12 octobre et alors ?

– Alors nous sommes de la même année... C'est bien ce que je pensais.

Mais pas du même jour ! Bon, allez, je dois me sauver. Au revoir, Monsieur.

– Nathan ! Au revoir : Nathan !

*Suite du journal d'Alain de Malencourt, 21 juin 2004*

... Oui, je me doutais qu'un jour elle appellerait. Et elle a appelé !

Comme prévu ...C'est curieux, le hasard. Je venais tout juste de lui remettre, le

week-end d'avant, un carton avec toutes les lettres de sa mère. Les lettres, les douloureux souvenirs, les regrets amers mais surtout l'enveloppe ...

« Allo, mon Papounet chéri. Tu sais, à Grimville, eh bien, non, tu ne pourras jamais deviner, l'antiquaire de la ville, antiquaire et galeriste, eh bien, le garçon a un drôle de point commun avec moi. » -Tu parles, ma toute belle, tu parles d'un point commun ! - « Ah bon ? » que je lui réponds, « et lequel ? ». Et c'est ainsi qu'elle m'a dit comment, incidemment, elle avait découvert sur le bureau de ce jeune homme, un relevé de Sécurité Sociale, avec un numéro, bien lisible, surtout bien lisible et évident pour elle. Si évident. Deux chiffres seulement différaient du sien : le premier et le dernier... Oh oui, ma toute belle, tu parles d'un point commun, d'une bizarre coïncidence, de quelque chose de « rigolo, mon Papounet » ! Rigolo ! Oh, mon Dieu, rigolo...

Enième visite à la galerie...

- Vous allez commencer à vous poser des questions... je sais que je viens très souvent mais je voulais vous demander quelque chose, Nathan. Hier, lorsque vous êtes allé chercher le repose-pieds, j'ai déposé les toiles, là-bas, contre le comptoir et en passant, j'ai vu votre relevé de Sécurité Sociale. Je ne voulais pas être indiscreète, mais vous allez comprendre, quand j'ai aperçu votre numéro, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai saisi la feuille et je l'ai mise dans ma poche. Je suis venue vous la rendre et m'excuser.

- Mais pourquoi, mademoiselle ?

- Madame, enfin Maud si vous voulez. Pourquoi ? C'est simple... nous avons presque le même numéro... ce qui signifie que nous sommes nés le même mois, dans la même ville, et comme vous me l'avez précisé, le même jour. Oui, je vous ai menti : je suis née, moi aussi, le 12 octobre 1961. Nous sommes comme qui dirait, jumeaux. C'est rigolo, non ?

- Rigolo ! Oh mon Dieu, rigolo...

- C'est bizarre, ce sont exactement les mots de mon père...

- Oh, mon Dieu, Maud, je crois que je vais vous inviter au salon de thé.

Nous devons parler.

*Journal de Nathan Manoir-Blanc, 16 mai 2004*

Elle sait tout ! Je crois qu'elle a reçu le ciel sur la tête. C'est vrai que cela m'a fait la même chose, quand j'ai appris, cette même terrible vérité. Cinq ans déjà. Oui, cinq ans déjà maman que tu m'as tout avoué. La mère de Maud ne lui a rien dit. Jamais elle n'a dû oser le faire. Ou alors, peut-être a-t-elle renoncé. Elle est morte il y a près de vingt ans et toi, tu le savais sans doute. Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qu'elle était devenue ? Votre histoire est si terrible, je ne sais pas ce que nous allons faire de cette vérité et s'il faut en faire quelque chose, ou tout jeter, l'enfouir à nouveau, pour des siècles et des siècles. Oh ! Je me sens si proche de toi en ce moment, c'est comme si je t'entendais maman. Oui, tu as raison, nous avons des enfants. Et nous leur devons la vérité maintenant que nous ne pouvons plus faire « comme si ». Et pourtant, cela fait cinq ans que je fais « comme si » et cela ne m'a pas gêné. C'est faux ! Au début, j'ai commencé à chercher, j'ai regardé les annuaires. Mais très vite, j'ai laissé tomber. Et puis, tu n'étais plus là, et le reste n'avait aucune importance puisqu'ils – « elles » serait plus juste, « elles » sa mère et elle, n'existaient pas pour moi. Je crois que j'aurais deviné, sa présence n'était pas le fait du hasard – bien qu'elle me jure qu'elle ignorait tout. Elle m'a dit avoir été conduite ici, comme poussée par une force incroyable, comme obligée de faire le voyage. Elle ne se l'explique pas vraiment et surtout elle dit qu'elle a trop attendu, qu'elle aurait pu venir avant, qu'elle ne sait pas pourquoi. Et aussi qu'elle devait venir là un jour ou l'autre et que c'est en se baladant dans la région qu'elle a su qu'elle vivrait ici. Je ne sais pas si je dois la croire. Elle paraît si sincère pourtant. Et c'est vrai que je suis arrivé aussi dans cette région par le

plus grand des hasards : une vente aux enchères, un coup de cœur pour la maison, un inoubliable déjeuner dans le restaurant gastronomique et le fameux clin d'œil « ravageur » à ma voisine de table... devenue en trois mois ma femme, la boutique que je trouve tout de suite et me voilà devenu un autochtone !

Oui, elle sait tout. Elle m'a écouté mais tu sais, elle fuyait mon regard, comme si elle craignait que je ne cherche qu'à la séduire. Oui, c'est ça, elle avait peur de moi... ou d'elle après tout. Bref, quand elle a compris, assez vite d'ailleurs, elle s'est levée et elle m'a quitté, comme ça, sans un mot, sans se retourner, sans rien. Je ne savais pas quoi faire, je l'ai regardée ouvrir la porte du salon de thé, traverser le boulevard, reprendre sa voiture et s'enfuir. Elle a démarré assez vite, comme si elle voulait quitter ce lieu le plus rapidement possible, comme si cela lui faisait mal. Oui, elle sait tout, et moi maintenant, je ne sais même pas si je vais la revoir. Je ne crois pas en avoir envie d'ailleurs...

*Extrait du journal de Maud de Malencourt, 16 mai 2004*

Bien d'ici, je disais ! J'écrivais dans mon journal des phrases emphatiques, dégoulinantes d'un bonheur romantique qui me fait vomir ! Oui, c'est sûr que j'étais bien ici, bien d'ici, bien tout court. Et maintenant ? Maintenant, je crois que je serai mal partout, mal tout le temps, ici ou ailleurs, aujourd'hui comme demain. Je lui ai téléphoné pourtant hier... et vous croyez qu'il m'aurait dit quelque chose. Non, même pas. A moins qu'il ne sache rien. Non, c'est impossible, je ne vois pas comment il aurait pu ne pas savoir, ne pas

connaître la vérité. C'est intenable ! Je vais devoir le rappeler, le sommer de tout me dire, faire comme si ce Nathan de malheur ne m'avait rien dit, et chercher la vérité de son côté à lui. Oui, je vais faire cela. Je veux savoir de sa bouche ce que je me refuse à confier à ces feuilles, parce que c'est tout bonnement incroyable, même si les coïncidences sont terriblement troublantes comme on dit. Même jour, même mois, même lieu... il n'y a pas mille explications, certes, mais deux ou trois. Et lui ne m'en propose qu'une et affreuse ! Je ne veux pas y croire. En fait, c'est cela. Je-ne-veux-pas-y-croire ! Jamais, non jamais, elle n'aurait pu me faire ça à moi ! Jamais ! Mais pourquoi aurait-elle fait une chose pareille. Ce n'est pas possible, c'est affreux. Je pense des mots que je ne peux même pas écrire, tellement je suis en colère. En colère oui. Et je ne sais pas contre qui ni contre quoi. Elle ? Lui ? Nathan ? Moi peut-être ? Oui : moi ! Je me sens nulle de me comporter ainsi, comme une petite fille gâtée, moi qui l'ai laissé là dans le salon de thé, comme un minable – qu'il est pour m'avoir dit de telles monstruosité. Si sa mère lui a parlé avant de mourir, pourquoi la mienne ne m'a-t-elle rien dit. J'étais là à l'hôpital, tout le temps là même, tous les jours, jusqu'au bout. Elle me parlait avec ses yeux, elle m'écrivait parfois un mot ou deux. J'étais là ! Elle n'a pas parlé parce que précisément il n'y avait rien à dire. Il y a bien cette « Confession » de maman, cette enveloppe dans le carton. Non ! C'est impossible ! Sa mère à lui a tout inventé. Peut-être était-elle malade, psychologiquement fragile ? Les personnes qui ont vécu ces événements de très près sont toutes mortes à une exception près : toi, mon père ! Alors, tu vas me la dire cette vérité, je te prie de me croire, tu vas me la dire !

*Message enregistré sur le répondeur d'Alain de Malencourt, 16 mai  
2004 20H40*

– Bon, eh bien si tu n'es pas là...tu n'es pas là ? Non, tu n'es pas là...  
Oh, Papa ! Je voulais te demander quelque chose, c'est grave et c'est urgent.  
Alors je fais comment, moi ? Je voulais te parler de ce garçon qui est né le  
même jour que moi. Tu sais. Bien sûr que tu sais. Bon, donc tu n'es pas là. Si  
tu es là, décroche. Parce que je ne sais plus où j'en suis. Je veux te demander.  
La vérité, oui, c'est ça que je veux. La véri... (fin du message)

*Confession de Marie de Malencourt, 1<sup>er</sup> janvier 1962*

Encore cette enveloppe ! Je ne fais que tomber sur cette enveloppe. Oh ! Et puis, il m'énerve mon père. Il m'a donné les papiers de ma mère ; ils sont à moi, j'en fais ce que j'en veux ! Je ne voulais pas l'ouvrir cette enveloppe. Je ne la « sentais » pas ! Non, elle me faisait peur. Pensez : « confession » ! Quel péché ma mère a t-elle donc commis ? Suis-je en droit de l'ouvrir cette enveloppe ? Oh ! maman, si seulement tu m'avais parlé, si seulement tu t'étais confiée à moi... Je dois l'ouvrir pourtant ; je sais que je le dois... Je l'ouvre. ...

*Mais Maud – que son père vient de rappeler au téléphone - n'a pas eu le temps de lire cette lettre qui parle de Marie...*

« Marie n'a jamais rien écrit sur le drame, parce que je dois bien dire que c'est un drame. Un drame affreux qui a gâché des vies. Elle n'a rien voulu laisser, pas de trace écrite, mais elle m'en a parlé. Elle m'en a parlé ce jour du premier janvier. Elle nourrissait la petite Maud, une vraie gloutonne et elle pestait parce qu'elle avait encore trop de lait. Trop de lait. Elle disait toujours qu'elle avait trop de lait, et elle disait cela avec des larmes plein les yeux. Trop de lait ! Ce n'était pas négatif, au contraire, mieux valait en avoir trop. Mais c'est ce jour là, avec ses yeux brouillés et sa petite mine grise et fripée depuis l'accouchement, qu'elle m'a tout avoué. J'écris tous ces mots pour celui ou celle, qui, un jour, aura la force de tout dire.

Je les écris avant de partir, je suis vieille et malade et tout cela est trop

lourd pour l'emporter avec moi dans ce voyage vers l'inconnu. Alors je le livre en prenant soin de préciser sur l'enveloppe « À n'ouvrir qu'après la mort de Marie ». Je ne veux pas lui porter préjudice, elle est admirable ma petite Marie. Je ne suis pas sa mère pourtant, je suis sa belle-mère, la mère d'Alain, et néanmoins et heureusement, je l'aime comme ma fille. Pourquoi a-t-elle fait cela ? Par générosité, par altruisme exagéré ? Non, elle a fait cela parce qu'elle était choquée. Choquée par des cris de femme. Choquée à un tel point qu'elle a, un temps, perdu le sens de la réalité. Une perte de repères, et voilà le destin de cinq personnes scellé à jamais. Cinq : Marie, Alain, Maud, lui et elle. Je dis «lui », sans le nommer, parce que je ne sais même pas comment il s'appelle et que je ne veux pas le savoir. Pour moi, il n'a jamais existé. Je dis « elle », parce que je ne sais rien sur elle non plus, juste que c'est une faiseuse de malheur. Marie m'a dit qu'elle n'avait pas supporté ses cris, qu'elle n'avait cherché qu'à la faire taire. Elle hurlait si fort, trop fort. Marie ne voulait plus entendre et ne voulait plus qu'eux, au creux de ses reins, entendent.

POURQUOI ? Mais pourquoi aussi ont-ils accepté tout cela, là-bas : le médecin, la sage-femme, l'infirmière ! Jamais dans des circonstances dites « normales » une telle chose n'aurait été possible. Sans doute étaient-ils tous sous le choc de ces multiples terribles secousses. C'est bien un tremblement de terre que cette femme a vécu. Oh ! Je dois dire qu'avec toutes ces années, je comprends Marie. Je ne dis pas que j'aurais fait de même, non, je suis même à peu près certaine du contraire, mais je la comprends. Ce fut un geste magnifique, qu'elle a regretté toute sa vie, et que je sais qu'elle regrette encore, même et surtout depuis la maladie. C'est sans doute parce qu'elle est tout comme moi, très malade, et que je doute que nous vivions encore longtemps, que j'écris ces mots. Je le vois bien ; elle n'a jamais cessé de souffrir. J'écris tout cela au cas où je mourrais avant elle ; mais si c'est elle qui part la première, je parlerai à mon fils, j'en fais le serment et je mettrai ce document dans le coffre, avec mon testament. Ce sera mieux ainsi. Et que dois-je écrire ? La vérité toute nue, ou alors rapporter les paroles de Marie, avec tous ces gestes

de possédée qu'elle faisait en disant « Trop de lait ». Non, certainement pas. Je vais écrire la vérité, parce que nous savons que rien ne vaut la vérité et elle est simple en fait.

Des enfants et plus précisément trois enfants sont nés en même temps, au même moment, à la même heure dans une clinique, de deux femmes différentes : Marie et « elle », l'autre. Il y avait une fille et deux garçons. L'un des garçons est mort à la naissance. Sa mère venait de perdre son époux, trois jours plus tôt dans un terrible accident de voiture. Elle était sortie du coma et avait suffisamment repris connaissance pour mettre au monde un enfant mort-né. Et c'est là qu'elle est devenue folle, qu'elle a hurlé, comme une aliénée. Elle a hurlé à en fendre les murs et Marie a expulsé ses enfants dans les cris de l'autre, elle a mis au monde ses jumeaux dans la douleur de cette femme. Et cette affreuse douleur a résonné dans le corps de Marie, et lui a fait perdre la raison, quelques heures. Ces heures floues qui suivent la mise au monde, ces heures graves où l'on fait taire une femme en lui donnant un enfant... »

*Extrait d'une lettre de Jeanne Manoir-Blanc à son fils, automne 1985*

...J'ai fait le choix de l'écrit, de la lettre, de cette vérité qui apparaît sous les yeux au fil des mots que tu lis, que tu découvres, que tu apprends, noir sur blanc, de ce qui reste à jamais gravé mais de ce qui se brûle aussi. Je vais te dire vraiment, tout te raconter; ce sera plus simple. Enfin, tout ce que je sais ou tout ce que j'ai compris de cette histoire. Je ne croyais pas ce que me disait cette femme, ce commissaire de Saint-Yves je crois, ou de Saint je-ne-sais-plus-quoi. Je crois même n'avoir jamais su et retenu son nom ; je dois avouer qu'il se peut que je l'aie inventé. Mon esprit vagabondait, il remettait de l'ordre, seconde de conscience après seconde de conscience mais mon cœur lui tapait fort contre mes côtes encore endolories et mon enfant, mon petit enfant à naître, je ne le sentais plus bouger dans mon ventre mort.

C'est à ce moment précis de ma vraie reprise de connaissance qu'elle s'est avancée vers mon lit et qu'elle m'a répété que mon mari avait été transporté vers un centre pour grands brûlés. Je l'imaginais, seul, aussi seul que j'étais seule, dans un grand lit avec des bandages partout. Non, je ne voulais toujours pas croire cette inconnue quand une heure plus tard elle est revenue vers moi, quand enfin elle a osé me dire qu'il ne s'était jamais réveillé à l'issue de l'intervention de la dernière chance qui avait été tentée...

Que venait-elle de me dire, cette mégère ? Que mon mari, Marc Manoir-Blanc était mort ? C'est cela ? Je répétais en criant de plus en plus fort : « Vous voulez dire que Marc Manoir-Blanc est mort ? C'est cela ? Marc Manoir-Blanc est mort ? » et je criaais comme une damnée, toujours ces mêmes mots, que j'entends encore, que je n'ai jamais cessé d'entendre : Marc Manoir-

Blanc est mort.

Elle venait de me dire que ma vie était finie, pas autre chose que « Ma pauvre fille, ton mari est mort dans cet accident de la route, quasi carbonisé dans ce carambolage, toi tu es sortie d'affaires mais ton petit enfant ne bouge plus dans ton ventre ». Oui, elle venait de me dire « Pauvre fille, tu es vivante mais tu n'es plus rien ! » Et les mots de la sage-femme me revenaient en mémoire : « Madame, nous allons devoir provoquer l'accouchement, votre bébé... Madame, son cœur ne bat plus. » J'allais mettre au monde un enfant déjà orphelin dont le cœur ne battait plus. Nous étions quatre femmes dans cette chambre : la femme commissaire, la sage-femme, moi évidemment, et une toute jeune femme, beaucoup plus jeune que moi, enfin elle me donnait cette impression, dans le lit d'à côté, ma voisine de chambre donc, qui faisait semblant de dormir pour ne pas montrer qu'elle entendait tout.

Je sais qu'elle pleurait, mais je ne sais pas pourquoi elle pleurait. Je voyais sous le drap si mince, son très gros ventre se soulever et se soulever encore, de plus en plus haut, un ventre qui sous mes yeux de folle devenait de plus en plus gros. En quelques secondes, ce ventre devint une obsession et je me mis à l'envier, oh mon dieu, à l'envier ! Je ne lui en voulais pas – enfin si, un peu- mais j'enviais son bonheur et je ne supportais pas qu'elle pleure. Pourquoi pleurer quand on a un ventre aussi gros ?

J'avais l'impression de vivre un cauchemar, je voyais cette jeune femme au si gros ventre et je l'entendais pleurer. Je ne voyais pas son visage, caché par la sage-femme qui lui parlait doucement, comme si elles complotaient quelque chose... C'était comme dans un cauchemar ! Je devais rêver, rien de tout cela ne pouvait être vrai. Nous étions partis quelques heures plus tôt – en fait il s'agissait de plusieurs jours, mais j'étais restée inconsciente, dans le coma- pour confier notre petite chienne à mes parents, le temps de l'accouchement qui était prévu la semaine suivante. Il faisait beau, il y avait

peu de circulation, mais un orage, un terrible orage a mis fin à notre histoire. Des fous sur la route, qui roulent trop vite et freinent trop tard et un choc, plusieurs chocs, des flammes avec le soleil qui revient... Et puis ce camion-citerne, énorme, qui arrive sur toutes les voitures déjà encastrées et ces cris de ceux qui sont déjà sortis et qui savent... Un grand éclair blanc et le noir complet. Et une grande solitude surtout. Marc, tout seul, séparé de moi, sa femme et de son bébé à naître. Et mon bébé ? Personne pour se soucier de mon bébé.

Aujourd'hui, ils vont le faire sortir, l'extirper, le délivrer aussi parce qu'il ne respire plus, parce que le choc a été trop violent pour lui, si petit. Elle me l'a annoncé d'une drôle de manière cette sage femme : « Ma petite dame... votre mari vient de subir une intervention extrêmement délicate... difficile... il y a néanmoins toutes les chances pour qu'elle réussisse... vous êtes sortie du coma depuis peu ... mais je dois vous dire la vérité...vous allez devoir être forte, une fois de plus.... pour tous les deux : le cœur de votre bébé a cessé de battre et nous allons devoir l'aider à naître. » A naître ? Non, à mourir encore... Naître-mort, mort-naître ! Je ne comprenais plus, je ne voulais plus...vivre pour accoucher d'un bébé mort. Je venais d'apprendre que j'avais été dans le coma plusieurs heures, peut-être plusieurs jours et que mon enfant n'existait plus... et j'allais apprendre une heure plus tard que mon mari avait succombé à ses blessures. Et il fallait que j'en fasse quoi de tout ce malheur ?

Je n'ai pas choisi, mais j'ai crié. Hurlé. Comme une vraie démente, comme une louve exclue de la meute, j'ai crié. J'ai pris mon ventre inutile entre mes mains et je l'ai tendu vers cette femme, et j'ai ri, j'ai éclaté de rire dans mes hurlements. Je sentais bien que je devenais folle, que chaque éclat de rire m'enfonçait plus encore dans la folie. Je me suis levée d'un bond et je me suis dirigée vers son lit à elle. Je ne sais pas ce que je voulais faire, mais mes jambes ont cessé de me porter et je suis tombée très lourdement sur le sol. Ma voisine s'est assise dans son lit ; son ventre paraissait beaucoup plus bas mais

très lourd. Elle était une femme, une mère et moi avec mon ventre sec, je n'étais plus rien. Femme d'un mort, mère d'un mort ; P-B-A-R ! Plus bonne à rien ! Rien ! J'ai senti un liquide brûlant s'écouler de moi, je me suis relevée, et d'un coup j'ai pris conscience que je ne sentais plus rien, je n'avais plus mal, je ne souffrais pas. Tout était rouge autour de moi. Rouge sang ! C'est à ce moment là que le médecin est entré ; j'ai vu le diable en lui, celui qui allait m'arracher à mon enfant, et j'ai crié. Encore et de plus en plus fort.

D'interminables minutes. Je voyais ma voisine, une parturiente elle, une vraie, auréolée, magnifique dans cette belle robe blanche finement brodée. Elle était pure, et moi j'étais sale, de tout ce sang, ce sang de ceux que j'aimais, à jamais marquée du sceau de la mort. Ils m'ont emmenée ; je n'ai plus jamais revu cette femme.

Mon fils, tu imagines... Elle t'a confié à une inconnue, elle t'a donné à une femme folle de chagrin qu'elle n'avait jamais vue, et qu'elle ne verrait jamais plus. Jamais elle n'a cherché à te revoir. Enfin, je ne crois pas... Peut-être a-t-elle cherché à te revoir après tout ? Un tel acte irraisonné, une telle générosité, jamais je ne me les suis expliqués... Peut-être pensait-elle ne jamais pouvoir réussir à t'élever...

*Lettre à Marc, 11 février 1985*

Marc, mon amour,

Je sais que jamais, non jamais, tu ne recevras cette lettre, mais que pouvais-je faire ? Je vivais depuis des mois avec ce doute, qui n'en fut jamais un pour moi, mais qui ne cessa jamais d'en être un pour toi. Tu n'y croyais pas et moi, je savais qu'ils étaient de toi. Enfin, plus précisément tu ne voulais pas croire à un tel hasard. Et pourtant, le hasard nous a joué un tour bien plus grand encore. Un incroyable tour, un tour affreux. Quand je l'ai vue entrer dans ma chambre, enfin dans ce qui était ma chambre depuis le matin, quand elle s'est mise à hurler, quand la sage-femme m'a tout expliqué, j'ai d'abord cru que moi aussi j'allais mourir. Parce que la sage-femme m'a tout dit sans ménagement, sans les précautions que l'on réserve aux veuves. Tu venais de mourir, ta femme était sortie du coma, elle séjournait depuis quelques heures dans la même chambre que moi et ton enfant était mort dans son ventre. Et elle criait...

Et moi, je caressais sous une paume tremblante, un ventre riche de deux bébés vivants prêts à naître. Que pouvais-je faire ? Que devais-je faire ? Tu venais de mourir, ton enfant aussi, et moi j'allais devenir la mère de deux survivants à ce carnage. Alors dis-moi, que devais-je faire ? Mon mari ne savait pas pour les jumeaux, personne ne savait. Seulement toi et moi. J'ai parlé à la sage-femme, je lui ai dit toute la vérité, je lui ai demandé de garder le secret, de ne jamais rien dévoiler, ni à Alain, ni à quiconque. Le médecin aussi a été mis dans la confidence et tout s'est très bien passé. Les jumeaux sont nés en quelques minutes et j'ai décidé de garder ta fille et de donner ton fils à ta veuve. C'est horrible de dire de telles choses. Donner-ton-fils-à-ta-veuve... C'est terrifiant. Heureusement, maintenant que je suis sur le point de te rejoindre, maintenant que nos enfants ont largement plus de vingt ans, je peux tout écrire. Je dois tout écrire même. J'ai tout dit à mon mari depuis longtemps mais les enfants ne savent rien. Enfin, ma fille, ta fille, elle, j'en suis certaine, ne sait rien. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de ta femme, elle a disparu avec son trésor, mon trésor... Je n'ai jamais cherché à revoir ton enfant, j'ignore même comment il s'appelle... Pourquoi ? Parce que j'ai des regrets évidemment ! Parce que ton enfant m'a manqué, chaque jour davantage, parce que toute ma fichue vie j'ai regretté d'avoir commis ce geste absurde, parce que je croyais avoir d'autres enfants... mais cela m'a été refusé. Oh ! J'ai été punie, terriblement punie, mais heureusement, je m'en vais. Je pars te rejoindre. J'ai cru que je ne pouvais pas garder intact le fruit de nos amours, de nos amours adultères, de nos amours illicites... Il fallait que je souffre moi aussi, que je me punisse, tu comprends ! Je ne me sentais pas en droit de tout garder pour moi ! Tu comprends ! Jamais je n'ai passé une seule journée sans penser à mon bébé perdu, oublié, sacrifié. Jamais ! Jamais quand Maud pleurait, je n'ai cessé de m'accuser de lui avoir confisqué son jumeau ; jamais. Je n'ai vécu qu'avec des remords, tu m'entends, avec des remords ! C'est de ta faute aussi ; pourquoi es-tu mort ? Oh, mon dieu, délivrez-moi...

*Lettre d'Alain à Maud, 22 juin 2004*

Ma fille, ma chérie. Ma petite fille chérie. Tu veux tout savoir, c'est ça ? Alors lis !

Elle l'aimait, tout simplement elle l'aimait. Depuis toujours. Depuis la maternelle. Lui aussi l'aimait. Mais je suis arrivé dans cette histoire et j'ai honteusement convaincu Marc de la laisser tranquille, moyennant, oh, moyennant pas grand chose, mon silence sur une sombre histoire de bal du 14

juillet, enfin ... une bagarre au milieu des flonflons... et un jeune homme brisé à jamais, paralysé, mort depuis. Une erreur de jeunesse, une faute grave sans doute, une beuverie... mais il n'était pas tout seul. J'ai tout vu, les coups et les rires, les rires affreux, et je n'ai rien dit... et j'ai eu le droit d'approcher Marie. Je sais qu'elle a toujours continué de le voir, de lui parler, en catimini, jusqu'à ces quinze jours où je suis parti au Caire, sur un chantier et que là... Elle l'a retrouvé. Quelques mois avant ta naissance... Je l'ai su mais je ne pouvais rien dire. J'avais donné ma parole, j'avais eu Marie, j'étais son époux. C'était tout ce que je voulais, même si je savais qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer et qu'elle n'avait jamais compris leur rupture, comme ça, sans un mot, un lendemain de 14 juillet... Ils s'étaient perdus de vue, et le hasard les a rapprochés, alors que je devais partir ... Tu vois, Maud, j'ai toujours su que tu étais la fille de Marc, ces deux premières lettres identiques comme une filiation, mais jamais je ne regretterai ces années passées à te regarder grandir. Jamais ! J'écris cette lettre parce que je sais que demain la vérité éclatera et comme je le dis souvent « On ne sait jamais ce qui peut arriver » et je préfère écrire ces mots, pour toi, te dire enfin la vérité. Elle l'aimait donc, elle attendait un enfant de lui, mais je ne le sus pas tout de suite. Un mois après mon retour, elle m'annonça qu'elle était enceinte, que j'allais être Papa... et je fus fou de joie. Le bébé se présenta avec un mois et demi d'avance ( mensonge !) alors qu'elle avait un ventre gigantesque... Le bébé naquit, c'était une petite fille ( mensonge !) assez petite mais très jolie. C'était toi Maud. Et la vie reprit son cours : Marie était très fatiguée, presque dépressive, elle pleurait tous les jours, elle avait des cernes immenses. Je pensais que je ne savais plus la faire rire. Dès qu'elle s'approchait de ton berceau, elle pleurait. Quand elle te nourrissait, elle pleurait. Elle disait qu'elle avait trop de lait, beaucoup trop de lait pour toi... Je ne comprenais pas, je mettais cela sur le compte de la fatigue. Mais les jours et les années ont passé, et Marie est restée mélancolique. Et un jour, elle m'a tout dit. La vérité : la fusion et la passion avec Marc, quinze jours à Etretat, la naissance de trois bébés, le choc et le deuil « éclair », enfin le sacrifice d'un des jumeaux pour survivre immédiatement à l'annonce de la

mort de son seul amour et mourir de remords à petits feux ensuite... Je ne lui en ai pas voulu, je n'ai pas été choqué, pas amer ; c'était un peu comme si je savais. Et mon affreux chantage n'était pas si mal payé : j'avais une petite fille magnifique ! Marie est morte, et je n'ai pas eu la force de te parler. Même quand j'ai retrouvé sa dernière lettre, sa toute dernière lettre à Marc... Et le hasard, toujours lui, t'a guidée vers ton jumeau... et nous y voici.

*Lettre de Nathan à Maud, 23 juin 2004.*

J'ai choisi de partir, de ne rien faire de cette vérité que nous venons d'apprendre, de ne rien construire à partir de ces retrouvailles, de ne pas prolonger la souffrance de nos mères. Tu es ma sœur, sans doute, ma jumelle... et après : tu as aimé comme un père un homme qui n'était pas ton père ( je

viens de l'apprendre de sa bouche même au téléphone...et par là même, je viens d'apprendre une chose formidable ; c'est que je suis bien le fils de celui dont je porte le nom ; de Marc...) et moi j'ai aimé comme une mère, une femme qui n'était « que » la mère d'un enfant mort, de mon frère mort. Alors, maintenant que tout est clair, que je viens d'un seul coup de me faire une belle identité, je n'ai pas envie de m'arranger avec cette réalité nouvelle ; je sors du champ, je m'envole pour New-York avec ma femme et mes enfants, je vais y retrouver mon ami de toujours. Jamais, je le crois, je ne reviendrai en France. Je ne te connaissais pas il y a quelques jours, je ne te connais pas davantage, je sais que tu a vécu neuf mois contre moi... et c'est bien peu par rapport aux quarante années passées l'un sans l'autre, sans même le manque de l'autre. Je ne sais pas si tu aurais voulu que nous nous fréquentions... mais je préfère m'en aller. Je ne te laisse que le choix de m'oublier ! De m'oublier au plus vite...sans doute parce que je commençais à t'aimer...

*Journal de Maud, 24 juin 2004*

Bien ici, bien d'ici je disais. Tu parles ! Maintenant que rien ne rime plus à rien, que vais-je en faire de cette belle harmonie, de mes déclinaisons sur les grincements romantiques de mes persiennes ou les couinements sympathiques de mes fenêtres ? Tout ça est si loin... deux mois à peine... et pourtant !

J'étais enfin bien ! Si bien... Mais c'est comme si le temps s'effiloçait, comme si je me perdais une fois de plus. Vais-je encore un jour pouvoir m'extasier sur la course des étoiles ? Et sur les romans de mes ancêtres et ceux de George, mon illustre voisine ? Oh, non, ça ne rime plus à rien... L'abandon incompréhensible de Nathan me plonge dans un tel désarroi ! Je n'arrive plus à me reconstituer, je me désolidarise de moi-même... Bien sûr que je vais demander à mon père de me parler et de me parler encore ; cela prendra du temps. Bien évidemment, je vais écrire à Nathan, ma lettre arrivera bien jusqu'à lui ! Moi, je ne veux pas ne rien faire de cette vérité-là ! Je sais que si nous nous sommes rapprochés, inconsciemment, l'un de l'autre, c'était bien pour que la vérité, cette vérité que j'ignorais complètement, finisse par éclater. Alors je ne veux pas que ce secret ait été percé pour rien. Je ne veux pas que ma mère ait tant souffert pour rien, je ne veux pas que mon père continue de souffrir pour rien. Nous allons en faire quelque chose de toutes ces souffrances... Et il ne m'a même pas rendu mes toiles... Voleur ! Usurpateur ! Après tout, peut-être a-t-il bien fait de partir, de me rejeter, je ne serai jamais sa sœur ! Et peut-être que si je n'avais pas vu ce maudit numéro de Sécu, je serais peut-être devenue autre chose pour lui... Qui sait ? Oui, j'ai bien vu que je l'attirais, qu'il me regardait avec des yeux pleins d'amour... A moins que ce ne soit ... parce qu'il avait reconnu, sans le savoir vraiment, celle qui n'avait jamais cessé d'être sa sœur...

*Lettre de Nathan à Maud, décembre 2004*

J'ai bien reçu ta lettre ... je n'y ai pas répondu : il était trop tôt. Tu avais oublié tes toiles dans la vitrine. Elles ont pris l'avion avec nous... je voulais emporter cette partie de toi, cette part de moi. Je les ai vendues. 10 000 \$. Chacune ! Tu vas faire un tabac ici ! Viens avec ta famille ; viens vite rejoindre ta famille...nous vous attendons !

Nathan

